

FVGE : comment s'est passé votre premier contact avec le Président Giscard d'Estaing ?

Gal R. : Après trois entretiens éliminatoires en 1977 et 1978, pour lesquels il avait fallu satisfaire à des critères comme être lieutenant-colonel breveté de l'enseignement militaire supérieur, bon anglophone et disposant de trois années avant un prochain temps de commandement, nous étions quatre officiers, deux de la Marine nationale et deux de l'Armée de terre à être présentés, ensemble, par le Général Vanbremeersch, alors chef de l'état-major particulier (EMP) du président de la République.

Bien qu'il ait eu à cet instant, j'imagine, de bien plus importantes préoccupations que celle de se choisir des aides de camp, le Président nous a reçus fort courtoisement, questionnés et sans doute "jaugés". Très attentif à tout ce qui lui était dit, il ne lui a pas échappé que nous avions tous les quatre chacun cinq enfants et, avec l'humour malicieux qui le caractérise, il a immédiatement demandé au général si cela avait été une des exigences de la sélection.

Reparti le soir même dans ma garnison, je recevais, à peine rentré, un coup de téléphone du titulaire du poste, m'apprenant que nous étions, l'un des marins et moi, les heureux élus et fin juin, j'effectuais en doublure, en Espagne, mon premier voyage officiel (VO), mission principale de l'aide de camp d'un président de la République.

FVGE : quel était le rythme des déplacements ou combien de voyages avez-vous effectués dans votre rôle d'aide de camp ?

GAL R. : EN TROIS ANS, J'AURAI EU À ME RENDRE AU MINIMUM DEUX FOIS (MISSION PRÉPARATOIRE ET VOYAGE OFFICIEL) DANS TRENTE-TROIS PAYS RÉPARTIS SUR LES CINQ CONTINENTS, DANS TOUS LES DOM-TOM À L'EXCEPTION DE LA RÉUNION.



avec Ahmed Sékou Touré, Président de la Rép. populaire et révolutionnaire de Guinée, Conakry, décembre 1978

Ces voyages duraient, selon l'éloignement et l'étendue du pays considéré, de quarante-huit heures pour la Finlande par exemple à huit jours pour la Chine ou la Polynésie. Ajoutez à cela les déplacements en France métropolitaine, les voyages en région qui pouvaient durer de deux à trois jours, les congrès ici ou là, sans oublier les visites officielles en France des chefs d'états ou de gouvernements étrangers (une bonne douzaine pendant la période) et vous aurez une idée de ce qu'ont pu être le rythme de mes activités et la densité de mon emploi du temps pendant ces trois mémorables années.

POUR ILLUSTRER MON PROPOS, J'AI RELEVÉ DANS MON AGENDA DE L'ANNÉE 1979 LA PÉRIODE DU 30 MAI AU 22 JUILLET AU COURS DE LAQUELLE J'AI, EN MOINS DE DEUX MOIS, FAIT DEUX TOURS DU MONDE COMPLETS ET EFFECTUÉ EN OUTRE, UN ALLER ET RETOUR PARIS-TOKYO VIA NOVOSIBIRSK EN CONCORDE !



Photo dédicacée de la main du chancelier Helmut Schmidt: "Pour le colonel Renard", Paris, le 6 février 1979

FVGE : Pouvez-vous nous dire plus en détail comment et avec qui vous travailliez ?

Gal R. : Dès que j'étais averti par le Quai d'Orsay de la prévision d'un voyage officiel, le préavis pouvant aller de trois à six mois, je m'efforçais, avec le chef du protocole du Ministère des Affaires Étrangères, de trouver dans mon emploi du temps un créneau disponible et d'une durée suffisante pour effectuer la mission préparatoire, le plus en amont possible du voyage officiel, sachant que la durée d'une mission préparatoire est, grosso modo, la même voire un peu plus longue, que celle du voyage officiel correspondant.

Aussi, j'avertissais dans le plus grand secret le camarade de l'Armée de l'Air, chargé à l'État-Major des Armées (EMA) de la gestion du potentiel aérien pour hypothéquer les moyens "long courrier" dont, le moment venu, nous aurions besoin, en général un des quatre DC8 du COTAM (Commandement des Transports Aériens Militaires), la compagnie de transport aérien des armées. Il ne restait plus alors qu'à prévenir les membres de la mission préparatoire d'avoir à se libérer pour effectuer une mission de telle date à telle date.

Schématiquement, sept domaines d'activités et une quinzaine de personnes étaient pris en compte lors de ces missions, allant notamment du chef du protocole pour le programme général et l'aspect diplomatique à un soutien santé, en la personne d'un médecin-aspirant affecté à l'Élysée et pour les voyages dans des pays à l'infrastructure sanitaire précaire d'un médecin réanimateur détaché par l'hôpital du Val de Grâce. Il y avait aussi deux attachés de presse de l'Élysée, un représentant de la télévision publique et un représentant de la compagnie des Wagons-Lits, chargé de la logistique (affrètement aérien et hébergement) des journalistes accrédités (de l'ordre de 200).

Au total cela représentait selon les cas de figures de 15 à 17 personnes ce qui est peu si on compare ce volume à celui des équipes de pays comme les États-Unis qui, pour faire la même chose, envoyaient de 80 à 100 personnes.

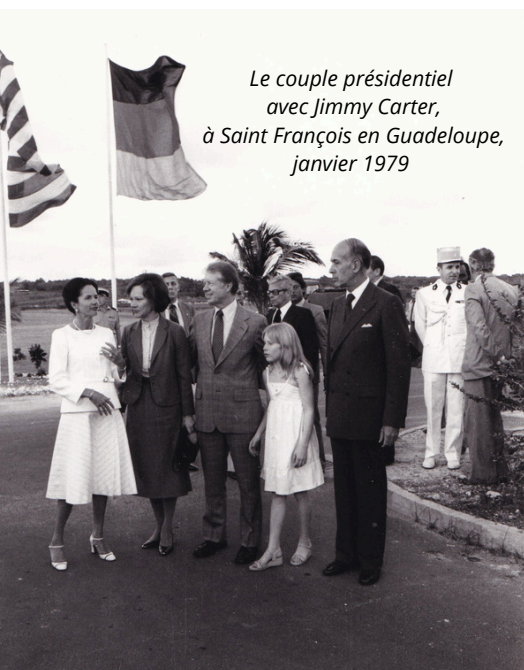
FVGE : Comment procédiez-vous à l'époque, sans internet ni téléphone portable ?

GAL R. : À L'ÉPOQUE, LES TÉLÉPHONES CELLULAIRES OU "PORTABLES" N'EXISTAIENT PAS. CELA DIT, NOUS DISPOSITIONS DES DERNIERS PROGRÈS DE LA TECHNIQUE DU MOMENT. SIMPLEMENT, CETTE EXIGENCE DE LIAISONS SE TRADUISAIT-ELLE, SELON LE NIVEAU TECHNOLOGIQUE D'ÉQUIPEMENT DU PAYS OÙ NOUS NOUS RENDIONS, PAR L'EMPORT DE MOYENS RELATIVEMENT LOURDS QU'IL FALLAIT ACHEMINER, À L'AVANCE PAR VOIE AÉRIENNE.

Pour chaque lieu où devait se rendre ou séjourner le Président, je devais notamment étudier le problème des liaisons téléphoniques, partant du principe qu'à tout moment, le Président devait pouvoir entrer en contact avec le Premier Ministre ou le Chef d'État-Major des Armées.

La liaison téléphonique devait en outre pouvoir être protégée par un dispositif de cryptophonie. La France étant une puissance nucléaire, c'était une exigence bien compréhensible.

En janvier 1979, par exemple, pour le sommet dit du Hamak, à Saint François en Guadeloupe, rencontre organisée à l'initiative de la France entre le président de la République, son homologue américain, Jimmy Carter, le Chancelier allemand Helmut Schmidt et le Premier ministre britannique, James Callaghan, **il avait fallu acheminer de la métropole une station terrienne pouvant "tirer" sur un satellite et assurer ainsi les liaisons nécessaires.** Sans cela, il eût été impossible de garantir les besoins en communications (téléphone et télétype) des délégations de quatre grands pays ainsi que ceux de quelques deux-cents journalistes, pressés, dès la fin d'une session de la conférence, d'envoyer, à la même heure, leurs comptes rendus à leurs rédactions. Deux avions "Transal" à l'époque encore non ravitaillables en vol, avaient dû, via Dakar et le Brésil, acheminer cette station ainsi que deux hélicoptères "Puma" démontés, pour le transport en toute sécurité des personnalités à l'intérieur de l'île.



Le couple présidentiel avec Jimmy Carter, à Saint François en Guadeloupe, janvier 1979

FVGE : Et une fois le voyage préparé, comment se déroulait-il concrètement?

Gal R. : Le Jour "J", j'attendais le Président et son épouse dans le péristyle d'honneur de l'Élysée et nous partions avec une petite escorte motocycliste pour Roissy ou Orly où le régiment de la Garde Républicaine rendait les honneurs.

Le Président se rendait ensuite au salon d'honneur où il retrouvait les membres de la suite officielle, c'est à dire les membres du gouvernement participant au voyage puis, avant l'embarquement, il s'entretenait généralement avec le Premier ministre ainsi qu'avec son chef EMP lorsque celui-ci ne l'accompagnait pas.

Pendant le voyage, très confortable pour le couple présidentiel qui disposait d'un appartement en "kit" spécialement aménagé pour eux dans un des DC8 du COTAM, **un de mes soucis, avec le chef du protocole, était de ne pas oublier d'adresser, au nom du président de la République, car tel est l'usage, des messages dits "de courtoisie" aux chefs des États que nous survolions.** J'étais devenu expert dans leur rédaction. Mon second souci, avec le commandant de bord, était que nous arrivions pile à l'heure prévue par le protocole du pays d'accueil car, même après dix heures de vol, la ponctualité restait une exigence qui fut presque toujours parfaitement respectée.

Ensuite tout devait se dérouler conformément au programme que nous avions élaboré minutieusement pendant la mission préparatoire, fait approuver par le Président et qui était décrit avec une extrême précision dans le livret remis à tous les membres de la suite.

LORSQUE LE PROGRAMME D'UNE JOURNÉE S'ACHEVAIT, POUR MOI ET QUELQUES AUTRES DE L'ENTOURAGE IMMÉDIAT, LES CHOSSES ÉTAIENT LOIN D'ÊTRE TERMINÉES ET, GÉNÉRALEMENT, MES NUITS, COMME AU DÉBUT DE MA CARRIÈRE À COÛTQUIDAN, ÉTAIENT TRÈS COURTES...

Le couple présidentiel ayant regagné ses appartements, je réunissais dans ma chambre une petite équipe (protocole, sécurité, valet de chambre) et nous faisons, souvent autour d'une bouteille de champagne de bonne cuvée, un "briefing" pour préparer la journée du lendemain.

Après quoi, par téléphone, je me préoccupais d'obtenir auprès du Secrétaire général de l'Élysée, resté à Paris, les éléments nécessaires à la petite synthèse manuscrite que le Président avait pris l'habitude que je lui fasse et, que tous les matins, lui apportait son valet de chambre avec une première tasse de thé.

Avec le décalage horaire, cela m'obligeait souvent à travailler au beau milieu de la nuit. Je savais parfaitement ce qui l'intéressait. Ce n'est qu'après cela que le Président s'attaquait au dossier de presse et aux dépêches que lui fournissait le Service de presse.

Au retour à Paris, le cérémonial d'accueil était plus succinct. Le Président était toujours attendu par le Premier Ministre qui montait en voiture avec lui jusqu'à l'Élysée tandis que Madame Giscard d'Estaing rentrait dans une autre voiture. **Lors de ces trajets, j'ai entendu beaucoup de choses que, discrétion et devoir de réserve obligent, je m'empressais d'oublier.**

FVGE : Quel homme avez-vous découvert derrière la fonction ? Quel homme était le Président Giscard d'Estaing ?

GAL R. : LE PRÉSIDENT M'INTIMIDAIT MAIS M'INSPIRAIT UN GRAND RESPECT CHAQUE FOIS QUE JE L'ACCOMPAGNAIS À L'ÉTRANGER.

Il n'aimait pas changer et mon prédécesseur, le colonel Arnold, avait été parfait dans son rôle. **Mes premiers mois étaient donc très difficiles car mon obsession, c'était de louper quelque chose.** Les premiers cinq mois, le Président me demandait constamment durant les trajets de voiture « Colonel, avez-vous pensé à... ? ». J'étais très complexé même si, bien entendu, nous avions pensé à tout.

Puis un jour, on nous rendant à la messe d'anniversaire de la mort du Président Pompidou, sur le court trajet de l'Elysée vers Saint-Louis-en-l'Île, pour la première fois, il m'a demandé si j'étais satisfait de mon appartement, où mes enfants allaient en classes, si mon épouse était contente. Et à partir de ce moment-là, il ne m'a plus jamais posé la question fatidique - il savait que j'étais fiable. **Le Président, une fois qu'il accordait sa confiance, c'était gagné. Il était exigeant.**

C'ÉTAIT UN HONNEUR ET UN BONHEUR DE TRAVAILLER POUR LE PRÉSIDENT ET TOUS CEUX QUI ONT TRAVAILLÉ AVEC LUI ONT CE JUGEMENT. LE MOT « COLLABORATEUR » AVAIT UN SENS POUR LUI.

FGVE : avez-vous une anecdote ou des souvenirs en particulier à nous livrer ?

Gal R. : Je garde une multitude de souvenirs de toute nature qui ont donné à ces trois années ce caractère vraiment **exceptionnel**, souvenirs que, pour bon nombre d'entre eux, j'avais consigné dans des petits carnets pour la rédaction d'éventuels "mémoires " à l'usage de ma famille.

COMMENT AURAI-JE PU IMAGINER EN EFFET QUE, "DANS LE CADRE DU SERVICE", JE CÔTOIERAIS LES GRANDS DE CE MONDE, QUE J'ACCOMPAGNERAIS LE PRÉSIDENT DANS LE BUREAU DU PAPE JEAN-PAUL II, QUE JE SURVOLERAI LA VALLÉE DU JORDAÏN ET IRAIS À PETRA DANS UN HÉLICOPTÈRE PILOTÉ PAR LE ROI HUSSEIN, ...

...que je visiterais les sites Maya du Yucatàn avec, comme guides, Jacques Soustelle et le Docteur Ruz Lhuillier, alors Directeur du célèbre Musée d'Anthropologie de Mexico et découvreur de Palenque, que je me promènerais dans les rues de Lhasa et visiterais le Potala à une époque où il n'y avait pratiquement pas d'étrangers au Tibet...

Comment aurais-je pu imaginer que, pour tester l'aménagement du premier Mystère 50 présidentiel affecté au GLAM, à la faveur d'un aller et retour Villacoublay-Abidjan, j'irais m'inviter à dîner chez un cousin habitant la capitale Ivoirienne, ... **que sur les flancs du volcan Bisoké au Rwanda, je deviserais avec Diane Fossey, la célèbre éthologiste américaine qui me permettrait, trois heures durant, d'observer quelques uns des derniers grands gorilles de la planète,...**

que je prendrais une quinzaine de fois le Concorde,...

que j'assisterais sur la grande avenue de New-Delhi à l'interminable défilé de la fête nationale Indienne qui mêle blindés, méharistes, éléphants et que précède, la veille au soir, devant l'ancien palais du Vice-Roi des Indes, cet extraordinaire "beating the retreat" - la plus grande parade imaginable de musiques militaires richement dotées en sonneurs de cornemuses...

COMMENT AURAI-JE PU IMAGINER QUE JE PASSERAI DES NUITS, COURTES CERTES, DANS DES ENDROITS AUSSI SOMPTUEUX ET DIVERS QUE LE KREMLIN, LE PALAIS D'ARANJUEZ, LE PALAIS FARNESE ET NOS PLUS BELLES AMBASSADES DE PAR LE MONDE...

...qu'à l'Elysée, lors des dîners donnés en l'honneur des chefs d'État en visite officielle, je goûterais aux crus les plus prestigieux du vignoble français... pour ne citer, dans un désordre nullement hiérarchisé que quelques-uns de mes émerveillements.



à Pékin, octobre 1980

Je m'étais permis de dédicacer et faire remettre un exemplaire d'un petit texte de mes souvenirs publié par notre promotion «Maréchal Franchet d'Espérey» de Saint-Cyriens à l'occasion de son jubilé, au Président.

IL M'EN AVAIT REMERCIÉ AVEC LE SYMPATHIQUE COMMENTAIRE SUIVANT :

« IL SEMBLE QUE VOUS AYEZ GARDÉ BON SOUVENIR DE NOTRE COLLABORATION... MOI AUSSI ! »

Avec Brejnev, à Moscou, avril 1979

